

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

**Chine**

**Anne-Marie Régimbald**

---

Volume 28, Number 4 (166), August 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31050ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Régimbald, A.-M. (1986). Chine. *Liberté*, 28(4), 71–76.

---

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1986

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

---

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

ANNE-MARIE RÉGIMBALD

## CHINE

L'Orient tombe sous le coup des sens. Partie d'un délire olfactif, pleine du parfum précieux des *Lettres Persanes*, de l'imagination saturée d'opium de Baudelaire, dans l'illusion hallucinée d'un orient de musique psychédélique, je me suis saisie à bras-le-corps plusieurs mois avant mon départ d'un répertoire d'images de mille et une nuits. (Je reprends là l'expression très juste de Claude Lévi-Strauss dans *Tristes Tropiques*.)

Mais comme les navigateurs du XVI<sup>ème</sup> siècle qui croyaient arriver aux Indes découvraient la fadeur de la pomme de terre, j'arrive dans un Orient délavé par contraste: rêves miroitants, littérature, où sont les épices, où sont vos personnages de jade, les rivières d'opale, la surabondance des astres, les rizières d'or? Au lieu de cela, je découvre, sur le pavé encrassé des ruelles sans soleil, des amoncellements de choux d'un vert qui se retire.

Dès l'arrivée, dans mon sentiment d'urgence, celui de tout vouloir savoir tout de suite, je me retrouve absorbée par l'immense patience chinoise. Je ne suis pas au bout du monde, je ne suis pas au milieu du monde. Il n'y a pas de sud, pas de nord, seulement l'énorme soleil qui se lève, ici.

Nous sommes malades en Chine. Nous sommes malades du reste de l'Asie, en écoutant le récit naïf et dépassé de ces deux jeunes Anglais croisés à l'hôtel de Shanghai, qui ont vu Katmandu en février, à qui la Chine semble une immense machine désuète, couverte de suie, qui dans Shanghai errent tout le jour

par 40° de fièvre à la recherche de couleurs; celle du soi-disant fleuve Jaune, lequel, au confluent du Huang-Pu gris cendre, reflète une atonie brunâtre; celles des possibles fumeries d'opium. Nous aussi, marchant sur les quais, nous semblons chercher des points de contact entre cette ville et notre imaginaire; alors que dès le premier instant, dès que le train a cessé de bouger et de déplacer les carrefours instantanés de notre errance, dès que nous descendons de ce train qui en dix-neuf heures nous a portés dans le vide à travers la campagne chinoise, nous sentons que ce que nous espérons ne se trouve ni dans les milliers de kilomètres éperdus de rizières et de plantations, ni dans la fixité des buildings anglais de Shanghai; que même les quelques prostituées talquées, en robe de soie rouge sur jambes aiguilles, n'ont pas la saveur dorée et persistante du gingembre, ses infinies nuances dans la bouche.

Depuis le début, mon frère a pris le parti de se taire, de se retirer dans un mutisme violent, en tout cas réfractaire à ce monde qui le rend, lui aussi, à la fois étranger et trop pareil à lui-même. Quant à moi, je n'en mesure pas encore le sens, mon silence est plein de caractères que je suis incapable de décoder, mais qu'inlassablement, jour après jour, je m'obstine à vouloir transcrire dans ma langue. Mes lettres quotidiennes sont enchevêtrées comme des piles de linge sale.

Je ne pense pas en Chine, quelque chose en moi rêve de l'autre côté du monde, je rêve d'un monde plus tangible que celui où je me trouve, d'une terre habitable enfin, scandée, pensable — une pensée dont décidément j'ai perdu le fil, le nord. Et pourtant Pékin, à 40° de latitude nord, à peine 5° au sud de Montréal, Pékin la jaune, la désertique, où les anciens ont creusé des rivières, érigé des collines, et conçu, créé de toutes pièces, côte-à-côte, avec le désert de Gobi, des jardins qui en font pour nous une ville du sud, Pékin malgré tout me rappelle Montréal. Et plus nous descendons vers le sud, plus nous avons l'impression de nous enfoncer aussi dans le temps, de

reculer vers une source qui contiendrait, dans sa condensation extrême, la Chine dans un point. Dans un point nos origines. Et plus nous nous risquons dans les campagnes, plus nous devenons tristes. Il n'y a pas de trésor. Nous ne sommes pas venus voir la Chine, la Chine nous épie, nous évalue. Nous sommes les objets de curiosité. L'étonnement que je voudrais tant sentir, je l'observe maintenant avec envie sur le visage des paysannes aux traits centenaires, qui lentement, et selon la coutume toujours accompagnées de leur fils, entreprennent en même temps que nous, mais avec combien plus d'amour et de mystère et de douleur, la longue, pénible ascension du mont Tai-Shan.

Et moi, pauvre errante agitée, sans sommeil, sans joie, dès que je cesse d'écrire, de compiler, de me perdre dans un discours qui voudrait tant concerner la Chine, mais qui creuse encore les distances entre nous, j'ai le sentiment d'une perte irréparable. Dans une ville seulement, Hangzhou, ville liquide, volatile, ville céleste où il ne cesse pas de pleuvoir sur des fleurs de conte, et pour quelques heures, je me sens à ma place, ou du moins en place, présente, enfin apte à saisir les mouvements imperceptibles du temps et de l'air, d'entendre tomber la pluie sans lui superposer le bruit envahissant d'un orage des Laurentides.

Je ne vois pas les foules. La différence culturelle passe par la géographie. C'est le paysage qui fait les hommes différents, qui les sculpte à sa mesure et qu'il me faut apprendre à reconnaître; route de la soie, Grande Muraille, tracé de la longue marche, autant de processions d'hommes se soumettant au relief, obéissant aux hasards du terrain comme à une fatalité de l'Histoire. C'est seulement en dépliant l'Himalaya, en lissant le plateau tibétain et en le réduisant aux deux dimensions de la feuille blanche, qu'on pourrait voir comme elle est grande, la Chine, comprendre mon désarroi, et pourquoi je consigne par écrit mon passage dans toutes les villes, comme un Petit Poucet semant ses cailloux.

Et le monde chinois tout-à-coup me devenant

familier, je me mets, paradoxalement, à saisir les contours exacts de son étrangeté; les visages s'ouvrent, je déchiffre les masques. Il me semble à présent que même le bruit assourdi de mes pas sur le sol s'explique par le peu de poids que j'ai dans ce monde-là. Je ne prends presque pas de place. Comme sur les paysages des rouleaux chinois, où l'homme s'inscrit parmi les détails, je m'efface.

Mes lettres de Chine, précieuses et lourdes, surchargées de timbres que je choisis toujours différents, et parmi les plus insolites, me coûtent plus cher à expédier de l'autre côté du monde que les chambres d'hôtel. Ecrire est ici un luxe qui me rappelle sans cesse que je suis riche, et que ma fatigue, ma faim, mes bouffées de fièvre, ne sont, en quelque sorte, pas «vraies». Même l'alphabet que j'utilise me semble faux. A regarder les caractères chinois, que ma main d'Occidentale est incapable de reproduire à moins de contorsions yogiques, j'en viens à croire que seules leurs envolées précises, leur netteté grasse pourrait transmettre l'Idée des choses qui s'offrent à mes sens. Ici, la chose et le mot qui la désigne se renvoient l'un à l'autre comme des miroirs. Et moi, j'essaie de rendre, maladroitement, à travers une série de ruptures (rupture d'avec mon monde, rupture d'avec l'apparente efficacité du langage, de l'écriture), l'idée de ce que peut être une montagne chinoise dans le brouillard de la mousson. Mes montagnes restent aussi plates qu'un mot sur la page, elles me renvoient l'image de mes propres limites. Plus que jamais face à moi-même, je ne m'y suis jamais sentie aussi étrangère. Mes lettres, donc, sont étranges; pour la plupart, elles ne sont que fac-similé malhabiles de compte-rendus de voyage, écrasée par l'omniprésence de l'Amérique, mon nid, mon passé et mon futur. Le présent est intolérable, cru; le quotidien invivable. Je m'acharne à décrire, avec le plus d'exactitude possible, les arbres, la foule unique qui semble nous suivre de ville en ville, les intensités lumineuses; mais je ne suis pas dupe.

Non seulement je suis incapable de voir le pays,

c'est-à-dire le regarder avec l'œil du peintre-paysagiste chinois qui en saisit, sens grands ouverts, toutes les subtilités, mais mes descriptions à demi fantasmées ne parviennent pas à me raccrocher à la réalité. Au contraire, elles ne sont que des tentatives de m'approprier le paysage, de l'ajuster à la mesure de mon imaginaire, d'exorciser la cuisante absence de repères qui me hante. Je suis devenue blanche, encore plus blanche parmi les Chinois. Comme un drap. De peur de ne plus rien savoir, de ne plus rien comprendre, je prends le parti de ne pas voir, entendre. J'attends, comme si la montagne sacrée allait venir à moi.

Je voudrais que l'écriture me mène ailleurs, mais je suis déjà tellement ailleurs. Tout m'exile. J'écris comme pour recoller mes pièces; si j'arrête je m'éparpille à nouveau. J'essaie de m'imaginer amoureuse en Chine. Impossible. Mes amours sont immatérielles, tout s'est vidé de ses tripes, la Chine est une cosse vide dans laquelle on m'a placée en pénitence. Je ne sais pas ce que je suis venue expier. Peut-être, sûrement, avais-je rêvé des mois auparavant un voyage analogue; j'avais observé, du sommet du Mont Analogue, le défilé des caravanes de couleurs, des carousels d'animaux en jade rouge, en jade vert, en ivoire, tournoyant de toute éternité dans le vent parfait des forêts de bambou, dans l'encens. J'avais inventé une histoire à laquelle maintenant encore, par écrit, je tente de m'accrocher. C'est pathétique et naïf. Mais n'est-on pas toujours complètement démuné, naïf, quand on est voyageur; et en même temps investi du pouvoir suprême de celui qui aura vu? Ne suis-je pas absolument fidèle à mon sentiment face à ce pays en retournant à l'atroce devoir d'écrire et de ne jamais écrire ce que je vois, ni même ce que je voudrais voir à la place? Je suis en Chine comme la Religieuse portugaise était en Amour: éperdue, séparée des objets de l'amour. La Chine se tait, les destinataires de mes lettres se taisent. Le temps est un compte à rebours qui me propulse hors de la Chine. Sans m'en rendre compte je glisse un peu plus loin sur ma route, un peu plus hors de la Chine à chaque heure, à chaque

phrase, tout en m'en rapprochant.

A mon retour ici, la Chine, insensiblement, se met à être plus présente en moi que moi: je n'aurai pas su, en deux mois, y être. Je me prends à songer, en les relisant, que mes lettres écrites là-bas ne parlent pas de la Chine, tout simplement, peut-être, parce qu'elles lui sont adressées à elle, comme des invocations, des prières. Et maintenant seulement, aux autres, mes semblables, revenue à mon point de départ, véritable but du voyage, je pourrais parler d'elle, de l'Autre, de l'insaisissable Chine, qui continue de se laisser rêver.

A présent seulement je retrouve la parole. Vus: les petits crabes cuits dans des fours de brique par des femmes luisantes de sueur. Entendues: des histoires de vendetta, des histoires sur les héros de la Révolution culturelle dans Pékin dont le ciel trop pur, trop bleu, se teinte d'un mystère qui ne tient pas à l'exotisme des lieux mais à une façon de contrefaire l'urbain, d'en être une ombre sans réalité nette. Perdus entre les avenues larges comme des places et les immeubles à logement en béton, des noms de lieux sacrés: temple des lamas, palais d'été, Cité interdite où le dimanche 100 000 personnes en costume gris ou bleu se délassent avec des appareils-photos comme ceux de nos grands-parents. Au retour les Chinois sont devenus des personnages bizarres. Et pourtant ceux que nous croisons rue Saint-Laurent nous seront désormais familiers.

Celui qui voyage croit bousculer le cours du temps en se déplaçant dans l'espace, et se voudrait découvreur. Mais le voyageur ne sait pas ce qu'il poursuit. L'errance est son contenu, son contenant une terre inconnue, sans signes.

A mesure que des signes apparaissent, je les retranscris pour la mémoire. En écrivant je songe à Wen-Ti, petit génie cornu, contrefait, dieu de la littérature dans la Chine ancienne. Je voudrais, à l'image de la carpe sur laquelle il se tient en équilibre, savoir remonter le courant pour me changer en dragon à la fin du voyage.